

Classe des maîtres

Monsieur Lazhar — Canada [Québec] 2011, 94 minutes

Élie Castiel

Number 275, November–December 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65375ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2011). Review of [*Classe des maîtres* / *Monsieur Lazhar* — Canada [Québec] 2011, 94 minutes]. *Séquences*, (275), 43–45.

Philippe Falardeau



MONSIEUR LAZHAR



MONSIEUR LAZHAR

Classe des maîtres

Nous avons choisi intentionnellement le titre de notre critique en fonction de son double sens. D'une part, il met en exergue le pari du réalisateur : rendre le plus cinématographiquement possible une pièce du répertoire théâtral contemporain ; de l'autre, il reflète le secret bien gardé du personnage principal, énigme qu'on ne vous dévoilera pas. Dans les deux cas, deux regards, deux points de vue qui, par un tour de magie, s'unissent pour produire un film d'une grande beauté narrative et visuelle. Dans ce long processus de création, la rencontre tumultueuse de deux mondes que le pouvoir de la parole finit par unir et apaiser.

Élie Castiel

Si *Monsieur Lazhar* commence par une tragédie, ce n'est pas par hasard. Le suicide par pendaison d'une enseignante du primaire est montré de façon froide, distanciée, voire même prise sur le vif, n'échappant pas en ce sens aux codes de la réalité. Sur ce point, la réaction des quelques élèves et de certains employés de l'école est d'une objectivité exemplaire. Dès le départ, le ton est donné. Falardeau anime la curiosité du spectateur, le rend témoin d'une atrocité auquel il n'est pas habitué et ne s'embarrasse guère de remuer ses sentiments les plus enfouis. Le film atteint dès le début sa vitesse de croisière et à partir de ce moment, ne se permet plus de temps morts. La mise en scène s'accapare de l'écran et ne cesse d'exister de scène en scène, assurant une permanence narrative riche en variations.

Mais cette froideur dans la représentation de la mort est d'autant plus terrible qu'elle se manifeste dans un environnement peuplé essentiellement de jeunes. Si la pièce à un personnage d'Évelyne de la Chenelière révèle par la force des mots toute la complexité de l'intrigue, le film de Falardeau

implique de multiples personnages qui rendent l'aventure sociale beaucoup plus cinématographique et sensorielle. Cette liberté avec le texte original ne peut s'avérer que bienvenue puisqu'elle défend le rôle même du cinéma : montrer.

Fellag, très connu dans son pays, l'Algérie, est d'une présence remarquable, faisant de son personnage un être profondément marqué par un passé douloureux et un présent aussi complexe que contradictoire.

Bashir Lazhar, un Algérien illégal dans la cinquantaine, apprend la tragédie survenue à l'école dans le journal. Il décide alors de se présenter à l'établissement scolaire pour offrir ses services à titre de remplaçant de la défunte. Il sera embauché,

mais c'est dans un endroit en situation de crise que Lazhar va devoir enseigner. À sa façon, puisque dès le premier jour, il impose une dictée aux élèves (non initiés) tirée d'un texte d'Honoré de Balzac. Comment s'ajuster aux méthodes d'un enseignant venu d'ailleurs?

Le scénario de Philippe Falardeau abonde d'idées intéressantes: le pourquoi du suicide, la responsabilité des enseignants face aux élèves, celle des parents face à leurs enfants, celles aussi émanant des cadres administratifs face au métier qu'ils pratiquent. De ces propositions surgissent des thèmes aussi actuels que la responsabilité civile, le système d'éducation, le partage, le suicide, la multiplicité des images dans le monde d'aujourd'hui. À l'intérieur de cet amalgame de propositions, de comportements et de situations, les élèves et les enseignants subissent un processus de guérison long et impitoyable au cours duquel certains des protagonistes devront faire des choix. Falardeau présente ce rituel social insulaire comme une sorte d'exorcisme servant à vaincre le silence, l'apathie et, malgré les apparences, ouvrant grandes les portes à une possible renaissance de l'âme et de l'esprit.

Contrairement à quelques-uns de ses collègues qui optent pour des films plus personnels et valorisant davantage le côté esthétique du cinéma, Falardeau privilégie l'humain plus que tout autre chose. Ce qui ne l'empêche pas de créer son propre univers cinématographique accessible au plus grand nombre. Cette façon de faire du cinéma, nous l'avons retenue avec des films comme *Entre les murs*, de Laurent Cantet, auquel *Monsieur Lazhar* fait incontestablement écho. Si le Cantet s'avérait un matériau de formation essentiel d'une urgence capitale pour les professeurs et les élèves du secondaire, bénéficiant d'une approche quasi documentaire, le Falardeau arrive au bon moment alors que le système d'éducation connaît des travers parfois insurmontables. Sur ce point, *Monsieur Lazhar* ne peut être que salutaire, posant les bonnes questions, ne donnant pas nécessairement des réponses fermes et directes, mais mieux que cela, offrant aux spectateurs la possibilité de réfléchir et de nuancer par le biais de la fiction. Sur ce plan, Pierre Falardeau gagne son pari, nous donnant une classe de maître à sa façon, tout comme le personnage de Monsieur Lazhar finit en fin de compte par susciter l'intérêt de ses élèves, sans condition.

Si d'un côté Fellag, très connu dans son pays, l'Algérie, est d'une présence remarquable, faisant de son personnage un être profondément marqué par un passé douloureux et un présent aussi complexe que contradictoire, la jeune Sophie Nélisse est d'une justesse poignante. Son jeu restera longtemps gravé dans notre mémoire. On pourrait en dire autant d'Émilien Néron, passant d'un état rebelle et survolté à une forme de sensibilité innée mais désavouée avec un cran et un aplomb rarement



Fellag, d'une présence remarquable

atteints par des jeunes comédiens. Car chez Falardeau, la direction d'acteurs a toujours été une partie intégrante dans la composition d'un film. Nous l'avons déjà remarqué dans le prometteur *La Moitié gauche du frigo* (2000/*Séquences*, n°212, p.27), le très beau portrait familial *Congorama* (2006/n°243, p.30) et le sensible et mélancolique *C'est pas moi, je le jure!* (n°256, p.36), où justement, le réalisateur s'infiltrait avec subtilité et respect dans le monde cruel et sensible de l'enfance.

Comment faire face à des élèves qui tentent par tous les moyens de se réconcilier avec l'irréconciliable lorsqu'on est soi-même la victime d'un statut social illégitime et qui n'offre aucune réconciliation. C'est là la force de l'esprit d'Éveline de la Chenelière et du scénario de Falardeau. Forces d'écriture communes qui finissent par se croiser. Entre la pièce de théâtre à personnage unique et l'objet cinématographique à voix multiples existe alors un rapprochement, une connivence, une entente secrète qui finit par uniformiser les deux expressions artistiques, la simplicité de l'acte théâtral et l'archarnement du discours cinématographique.

Gagnant de plusieurs prix dans des festivals internationaux et choisi pour représenter le Canada aux prochains Oscars, *Monsieur Lazhar* est un film essentiel bercé par une prose douce et lumineuse émanant d'un cinéaste d'une exceptionnelle humanité.

■ Canada [Québec] 2011 — **Durée** : 94 minutes — **Réal.** : Philippe Falardeau — **Scén.** : Philippe Falardeau, d'après la pièce d'Éveline de la Chenelière, *Bashir Lazhar* — **Images** : Ronald Plante — **Mont.** : Stéphane Lafleur — **Mus.** : Martin Léon — **Son** : Pierre Bertrand, Mathieu Beaudin, Sylvain Bellemare, Bernard Gariépy Strobl — **Dir. art.** : Emmanuel Fréchette — **Cost.** : Francesca Chamberland — **Int.** : Fellag (Bachir Lazhar), Sophie Nélisse (Alice), Émilien Néron (Simon), Danielle Proulx (Madame Vaillancourt), Brigitte Poupart (Claire), Louis Champagne (le concierge), Jules Philip (Gaston), Francine Ruel (Madame Dumas), Sophie Sanscartier (Audrée), Seddik Benslimane (Abdelmalek), Marie-Ève Beaugregard, Louis-David Leblanc, Vincent Millard, André Robitaille — **Prod.** : Luc Déry, Kim McGraw — **Dist.** : Séville (Christal).